



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

## La force des figures littéraires en didactique du français langue étrangère : une entrée délicate dans un monde culturel étranger

**LEE Hsin-I**

Université du Tourisme de Guilin, Chine

hsini.lee79@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-5187-3085>

**Vincent LECOMTE**

Université de Jinan, Chine

lecomtevincent77@yahoo.fr

<https://orcid.org/0000-0001-7116-7324>

Reçu le 22-02-2022 / Évalué le 10-04-2022 / Accepté le 05-07-2022

### Résumé

En cette période, pragmatique, d'enseignement sur objectif, la littérature fait figure de parent pauvre de l'enseignement du français à l'étranger. La Chine ne fait pas exception. Pourtant, nous allons montrer que la littérature n'est pas un accessoire dans ce cadre, mais le reflet d'une culture en même temps qu'un ferment de culture. Notre pratique nous montre que les étudiants ont du mal à appréhender les textes littéraires français. Nous essayons de faire apparaître ces difficultés par une enquête auprès de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années d'universités publiques et privées autour d'un texte de manuel universitaire. Nous y étudions l'analogie ou d'autres figures de style, pour tenter de comprendre comment elles constituent l'esprit d'une langue et permettent précisément d'en saisir, au-delà de la lettre, la force d'évocation, le pouvoir de suggestion, susceptibles de permettre une entrée séduisante, et peut-être plus intuitive, dans une langue et une culture étrangères.

**Mots-clés :** littérature française, spécialité de français, étudiants chinois, FLE

### 对外法语教学中文学的魅力：进入一种外国文化的门户

#### 摘要

目前的教学包括在中国注重应用方面的培养，导致文学的教学地位受到严峻的挑战。然而，文学材料在法语教学中有不可替代的作用，它非但不是附属品，更是文化的反映，同时也是文化的沉淀与发酵。本文通过对公、私立高校三、四年级法语专业学生进行调查研究，验证了绝大部分受访者很难理解课堂教学中的文学材料。本文试图通过分析文学材料中的类比和其它修辞风格，尝试了解它们是如何由文字转化成语言的精神和力量，并藉此思考，如何能更具吸引力并更直观地导入一种外语和外国文化。

**关键词：**法国文学；法语专业；中国学生；对外法语教学

## The Strength of Literary Figures in French Language Education: A Delicate Introduction to Foreign Culture

### Abstract

Whit the pragmatic perspective of objective-based teaching, literature is relatively poor in teaching French as a foreign language. China is not an exception. However, we are going to show that literature is not an accessory in this context, but the reflection of a culture as well as a ferment of that culture. Our practice showed that students have difficulties in understanding French literary texts. We revealed these difficulties through a survey of 3rd and 4th year students of public and private universities regarding a text in a university manual. We studied the analogy and other figures of style in order to understand how they construct the spirit of a language and allow students to grasp, beyond the letters, its evocative force and power of suggestion, which allow an attractive and perhaps more intuitive entry into a foreign language and culture.

**Keywords:** French literature, French major, Chinese students, teaching of French as a foreign language

### Introduction<sup>1</sup>

La question du passage d'une langue dans une autre, notamment pour la traduction d'œuvres de la littérature, est aussi ancienne que les échanges entre nations. Nous nous proposons dans cet article d'affronter les conditions de la transmission de l'esprit d'une langue et d'une culture à des étudiants étrangers. N'importe quelle phrase écrite ou parlée charrie une culture, une histoire sédimentée et un rythme qui lui est propre et s'avère difficilement transposable dans une autre langue, surtout entre des langues de familles linguistiques différentes. Cette difficulté est accrue en littérature, par la recherche stylistique que les auteurs s'imposent, mais aussi eu égard aux périodes historiques et aux strates textuelles que le texte juxtapose ; un auteur joue avec ses prédécesseurs, il joue de sa culture, de son éducation, de codes établis et de toute une symbolique. Ce que théorise Gérard Genette avec ses « textualités » : l'intertextualité, la paratextualité, la métatextualité, l'hypertextualité et l'architextualité. Nous n'expliquerons pas ici ces concepts qui ont nourri la critique littéraire universitaire, mais aussi, sans doute trop, les écrits théoriques sur l'enseignement du français en tant que langue étrangère (désormais FLE), au détriment de la pratique quotidienne, soumise aux contraintes de programme et d'horaire. La littérature n'est pas seulement question de grammaire ou de syntaxe, difficultés surmontables ; un écrivain n'est pas qu'un usager du subjonctif et d'un vocabulaire précieux, il ne se sert pas de la langue, il la sert, selon le philosophe Merleau-Ponty, il la transforme, la recrée. Racine, Corneille répondent aux Grecs

de l'Antiquité, Anouilh plus tard leur répond à son tour... Chacun crée son style, tramé de sa propre culture, riche de sédiments. Rien de nouveau dans cet éclairage théorique. Or en enseignant ou en traduisant, chacun s'escrime à transcrire la littérature étrangère aimée dans sa langue maternelle. Tâche impossible ? On dit en italien du traducteur qu'il est un traître, en ce qu'il risquerait de trahir l'esprit de la langue qu'il importe dans son propre monde de sens. N'est-il pas plutôt un passeur ? Les professeurs, comme les traducteurs, tels des Sisyphes, doivent-ils sans cesse sur le métier remettre leur ouvrage pour faire lien entre les cultures ? Rendons hommage à ces professeurs acharnés, qui souvent réussissent malgré tout à susciter le goût d'une langue et d'une culture, en en transmettant la saveur, la beauté, l'esprit et tout l'imaginaire qui s'en dégage et les nourrit !

D'emblée se pose la question : « en quoi la littérature est-elle utile » ? Ou plutôt essentielle ? En quel sens est-il essentiel de la traduire, de l'enseigner, dans une époque soucieuse de conditions économiques ? Enseigner le français des affaires ou du tourisme n'est-il pas suffisant pour ouvrir à des étrangers la porte d'un monde ? A l'heure du succès du « Français sur objectif », que faire de la littérature ? Sa résistance au temps est une réponse. Elle n'a jamais été de l'ordre de l'utile, pas plus que les autres arts, elle n'est pas l'air, la nourriture, l'argent, la terre, elle n'est que...littérature ! Pourtant toujours vivante, elle se cultive tout en se renouvelant, comme on cultive et entretient une terre pour la faire fructifier. Elle entre dans la catégorie du « superflu » dit Voltaire : « Superflu, plus que nécessaire », qui nous est essentiel. « Nous n'avons que l'art pour ne pas mourir de la réalité » selon le philosophe Nietzsche. La littérature en effet ne se limite pas à consigner la réalité tangible, elle la rend sensible, en l'exaltant, en en faisant foisonner le sens, ouvrant par-là un monde de sens, qui révèle l'esprit d'un peuple. Elle ne s'en tient pas à passer en revue le monde tel qu'il semble se présenter, elle fait éclore cet autre monde, qui révèle en écho une multitude de strates du réel. En elle-même, la littérature est passage d'un univers vers l'autre, de la réalité apparente à l'esprit qui lui donne sens. Parfois, même les tautologies y sont signifiantes, comme le note Rosset (1997). Ce serait notre argument premier pour la défense de l'enseignement de la littérature à l'étranger. Elle perdure malgré tout, parce qu'elle se joue des limites de la réalité et contribue par-là à éveiller la sensibilité et à ouvrir l'esprit. La question essentielle en effet, dans l'enseignement du français à des étrangers, est de comprendre qui apprend le français et surtout pourquoi. Il nous incombe à nous enseignants d'être à notre tour des passeurs en initiant des étudiants à ces mondes autres que le leur. Déjà la culture, la gastronomie, la mode se situent au-dessus des « affaires », usant de registres de langue qui se répondent. Parler du goût, de la vue, de l'ouïe ou même de l'odorat, cela relève d'une histoire littéraire. Toutes ces

auditions colorées, ces synesthésies, les termes en usage, « ton » ou « tonalité », ou « notes » qui se retrouvent, par analogie, en musique comme en littérature, en cuisine comme en œnologie, tout contribue à la richesse sémantique de la langue... et à la singularité de l'esprit d'une culture. Et même dans les « affaires », ne recourt-on pas à cette sémantique ? La publicité abuse de références littéraires ou d'emprunts à la stylistique. Nous pourrions citer nombre d'exemples. La France est un pays littéraire. Écrire, écrire un livre plus encore, constitue un passage obligé pour qui veut être reconnu. Non par goût narcissique, mais pour entrer en quelque façon dans cet échange, ce commerce, dirait Montaigne, entre gens cultivés, et contribuer aussi au débat d'idées, en participant de la culture reçue.

Ainsi le Président de Gaulle cherchait-il comme collaborateur « un agrégé de Lettres sachant lire et écrire », un littéraire formé aux classiques. Ce fut Pompidou, futur Président, condisciple à Normale Sup de Senghor, premier Président du Sénégal. La Chine s'ouvrant vers l'Afrique découvrira cette France littéraire qui a essaimé vers l'Afrique francophone littéraire. Lire Alain Mackbanbou ou Ahmadou Kourouma, écrivains francophones africains, éclaire sur ces sociétés francophones et le rayonnement de la culture française. N'est pas ici en jeu seulement la compréhension du monde français en Chine, il y va de celle de la Chine en France. En Chine, héritière également d'une longue tradition culturelle, avec ses hommes de pouvoir poètes, la poésie est importante. La période Tang notamment en est si riche que ses poètes sont des classiques. Comment traduire Li Bo ? Enseigner ces richesses aux Français ? Ce sera aussi le rôle d'étudiants chinois, et leur tâche de traduire une citation poétique convoquée à l'adresse de Français. Ainsi voyons-nous la question de l'utilité largement débordée. Que désirent des étudiants chinois ? Traduire, goûter, interpréter, narrer, savourer, partager, faire de la diplomatie, vendre aussi. Nombre d'aspects que la France a stylisés dans des œuvres littéraires susceptibles de les ouvrir à ces univers et d'aiguiser leur sensibilité en leur donnant le goût de la langue, dans ses registres et genres divers, et d'en jouer pour en saisir l'esprit et former leur esprit. La littérature est précieuse pour la compréhension du français, des Français, de la culture française. Et pour la communication inter-culturelle : passage entre deux mondes, ouverture au monde.

Depuis plus d'un siècle, la littérature française, présente dans les manuels universitaires, a une grande influence en Chine, notamment pour l'enseignement de la langue française (Pu et al., 2005 ; Chen, Rocher, 2019). La Norme nationale pour la qualité de l'enseignement des langues et de la littérature étrangères<sup>2</sup> oriente le programme de leur enseignement pour tous les établissements d'enseignement supérieur et définit deux types d'exigences. D'une part maîtriser des connaissances en littérature étrangère et d'autre part développer des compétences : être capable

de l'apprécier et d'en comprendre la spécificité, ainsi que les thèmes propres aux œuvres, être en mesure d'en discerner les caractéristiques, le style et la beauté du langage dans les divers genres, et savoir commenter une œuvre. Pour satisfaire une telle ambition, l'enseignement propose une progression en grammaire par le biais de dialogues fabriqués et déjà, de textes authentiques (presse et littérature), puis en 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de licence, deux cours obligatoires et trois en option, chacun d'eux sur deux créneaux par semaine de 40 à 45 minutes. Cependant, la réalité du terrain s'avère plutôt en décalage avec les préconisations officielles : les œuvres sont le plus souvent étudiées sur des points grammaticaux et lexicaux d'une part, et pour leurs aspects culturels d'autre part (Bao, 2012 ; Chen, Rocher, 2019).

Or, les étudiants chinois ont du mal à appréhender les textes littéraires français. La première raison est liée à la difficulté d'accès au niveau de langue proprement littéraire : maîtrise insuffisante du vocabulaire et du registre de langue (soutenu), manque de connaissances générales (sur la société et la culture de l'époque évoquée dans l'œuvre à travers les thèmes abordés) (Bao, 2012 ; Chen, Rocher, 2019 ; Lin, 2019). La deuxième raison, plus pragmatique, tient à l'apparente inutilité de la littérature dans la vie active. La dernière tient au peu de goût pour la lecture : nombre d'étudiants chinois ne lisent quasiment aucune œuvre littéraire intégrale pendant leurs quatre années d'études (Wen, 2015). Ces raisons éclairent en partie leur piètre motivation ; rien dans leurs films, jeux ou autres activités familières n'évoque ce monde de la littérature. Comment éveiller leur curiosité, leur sensibilité, leur intérêt pour des univers offerts par la littérature d'une autre culture ?

Notre idée ici est de montrer précisément, via une enquête simple autour de l'accès à une œuvre littéraire, l'incompréhension qui peut perdurer à l'égard de l'esprit d'un texte et comment la lever en mettant les étudiants dans une situation analogue à celle évoquée. En les mettant par le recours à l'analogie, en position d'acteurs susceptibles de se découvrir dans le miroir de l'œuvre. Notre question ici sera concrète : un texte littéraire, simple et populaire, quoique jouant sur des styles divers et des niveaux de langue distincts, peut-il être compris par les étudiants de Chine, et éclairé selon la façon dont il est enseigné. C'est un texte de Marcel Aymé extrait d'une nouvelle intitulée « Le Passe-Muraille », proposée aux universités chinoises.

## 1. Références théoriques

Quelle est la place de l'enseignement de la littérature française à l'étranger, dans le cadre de l'enseignement du français en tant que langue étrangère. Pour une brève lecture critique, nous relèverons quelques ouvrages qui sortent du lot, hormis

les ouvrages sur l'enseignement de la littérature. Nous avons déjà cité Gérard Genette, qui a par trop influencé nos « didacticiens ». Nous allons ici en évoquer d'autres et énoncer quelques critiques par rapport à la pratique enseignante, aux programmes et à leur rythme, qui doivent être respectés. Et c'est là déjà que « le bât blesse », pour user d'une image usitée dans la culture française, issue de la pratique de l'agriculture, quand il s'agit ici de cultiver des esprits et de les cultiver dans l'esprit d'une langue et d'une culture.

Les auteurs (Albert, Souchon, 2000) expliquent ce qu'est un texte littéraire et comment le distinguer d'autres textes. Explications passionnantes, mais fastidieuses pour nos étudiants et gourmandes de temps. Ce sont des méthodes pour former les professeurs, non les étudiants. Le professeur y est déjà quelque peu oublié dans sa pratique d'enseignement. Qu'en sera-t-il alors du récepteur ? L'étudiant a une problématique bien spécifique : si tous viennent apprendre une langue, le français, tous ne viennent pas « apprendre » la littérature, sauf si l'enseignant explique son importance pour pénétrer l'esprit de cette langue, non pas en tant que telle seulement, mais en tant que ferment essentiel de la culture française.

Deux ouvrages (Cornaire, Germain, 1999 ; Cuq, Gruca, 2005), plus portés sur la didactique, peuvent être particulièrement intéressants, et stimulants. Chacun d'eux propose des étapes dans l'enseignement de la littérature. Mais ce ne sont souvent qu'approches théoriques, plus proches de la théorie littéraire que des problématiques de l'enseignant et des questions de transmissibilité. Cela devient plus pragmatique lorsque sont abordées les stratégies de lecture. Cinq pour Tagliante (1994), quatre qui s'avèrent fort proches pour Cuq et Gruca : lecture écrémage, balayage, lecture critique et intensive. Comment enseigner ces stratégies aux étudiants, leur transmettre le goût de la langue, son rythme, sa musique, avant d'aborder, quant au fond et à la forme, un premier texte littéraire ?

Il existe d'autres procédures plus classiques. Une première lecture d'un texte littéraire à voix haute par le professeur, pour donner à entendre le chant de la langue, les étudiants suivant sur leur manuel. Non sans une introduction sur l'auteur et son temps, un PPT étant bienvenu. Une seconde lecture en silence. Vient ensuite l'explication du texte, avec travail du vocabulaire, des champs sémantiques et recherche du sens. Les éléments importants seront ensuite schématisés. On terminera par une relecture, éventuellement suivie d'une discussion sur le thème du texte, d'une dissertation, d'exercices lexicaux, grammaticaux ou stylistiques en rapport avec celui-ci... Cette méthode est le plus souvent usitée, pour sa structure claire et facile, et pour sa pertinence dans bien des situations didactiques.

Decoo propose d'autres modèles, trop axés sur la poésie (2011). Il spécifie que ces modèles ne sont pas rigides, certaines étapes se recouvrant. Ainsi, il est possible, le principe de ces variations demeurant le même, de passer d'un modèle spécifique à un autre, de combiner différentes approches, notamment avec une introduction longue, une recherche graduelle, pour éviter une entrée brusque dans le texte...

Ainsi, le choix de la méthode dépend-il de la situation de chaque cours : des étudiants, de leur motivation, du texte choisi, et surtout de la capacité du professeur à souligner la créativité intrinsèque du texte, dans ses divers registres sémantiques. Quoique très intéressants, ces modèles de Decoo, parfois incomplets, sont déconnectés de la réalité des étudiants. Il est plus facile aujourd'hui de motiver ceux-ci par des moyens audio-visuels. Lire, expliciter *Le Cid* est intéressant, mais l'entendre déclamé par des acteurs est beaucoup plus prenant. Quant à aborder la *Princesse de Clèves* à travers ses adaptations cinématographiques, il est très séduisant pour les étudiants de choisir entre une forme ultra-classique par Jean Delannoy (1961) et une très contemporaine, « *La belle Personne* » de Christophe Honoré et al. (2009). Le cinéma, mais aussi les bandes dessinées montrent que la littérature est de toute époque et que les thématiques littéraires sont attractives : adaptations de Céline en bande dessinée par le dessinateur Jacques Tardi, ou d'autres par les contemporains Jean Vautrin ou Jean-Baptiste Manchette. Au professeur d'en expliquer la spécificité littéraire et d'en dévoiler la saveur. Aux étudiants ensuite de procéder à des recherches par Internet, à du travail en groupe ou personnel sur des dossiers, déterminant pour leur formation.

## 2. Méthodologie

Quelle méthode concevoir, appropriée à l'enseignement de la littérature, pour donner à des étudiants le goût de la langue et l'avant-goût d'un monde : « Comment peut se nouer la rencontre d'un texte classique avec un public d'une culture étrangère ? ». Ici, comment lire et enseigner un texte classique du corpus français à des étudiants sinophones pour leur permettre de capter l'esprit de cette culture ? Le texte ici choisi n'offre pas de difficultés syntaxiques, grammaticales, ni de difficultés de compréhension, hormis quelques références à une société passée, qui ne semblent pas réhibitoires, le propos de l'auteur ne portant pas expressément sur le présent, mais sur les composantes intemporelles de l'humain. Et c'est aussi une force de la littérature que d'ouvrir un espace-temps hors temps, susceptible de transcender le moment présent.

Notre méthode certes reste limitée : un texte d'un manuel<sup>3</sup> au programme, une enquête effectuée entre l'année universitaire 2018-2019 auprès d'étudiants

et professeurs volontaires aptes à comprendre ou enseigner ce texte, dans une université privée et deux publiques<sup>4</sup>. Où l'on conçoit pourtant l'enseignement de la littérature en « français langue étrangère » comme une rencontre : entre une littérature qui « ouvre un monde », et des étudiants plus ou moins avides d'apprendre, d'entrer dans ce monde. Et cette dimension de la rencontre est essentielle. D'où un questionnement sur le lien entre la matière et son public, entre la méthode d'enseignement et le professeur qui la propose.

Le questionnaire simple, avec des questions de l'échelle de Likert (Likert, 1932 ; Brown, 2001), des questions ouvertes et semi-ouvertes, a été proposé à plusieurs échantillons d'étudiants et professeurs, étudiants de troisième année n'ayant jamais étudié ce conte de M. Aymé, mais pratiquant le français et la lecture d'œuvres, ou de quatrième année le connaissant. Pour ces derniers, une question interrogeait la pertinence de la méthode d'explication proposée par les enseignants. Une autre, importante, questionnait leur appétence à l'égard de la lecture, et leur désir d'entrer dans un monde étranger à leur culture. Les professeurs, eux, étaient invités à donner leur avis spontané et leur façon d'appréhender un texte non encore étudié. Précisons par ailleurs que le statut de l'université n'influe pas sur les réponses.

Des questions surtout tentaient d'évaluer le degré de reconnaissance et de compréhension du texte, spécialement dans le registre qualitatif, et plus précisément sur l'humour à froid, parfois cynique ou burlesque, difficile à cerner dans des cultures différentes. Ce, afin de tester l'identification ou la capacité d'analyse de figures de style, et leur pouvoir d'initiation à un monde de sens.

### 3. Analyse et discussion

Le texte choisi dans la littérature classique du XX<sup>e</sup> siècle appartient au genre de la nouvelle : mode littéraire qui dans un espace restreint, en un temps court, peut faire impression et donner à comprendre. Le « Passe-Muraille » est écrit par Marcel Aymé en 1943, c'est-à-dire en temps de guerre, période noire d'Occupation de la France par les Allemands. Il offre une palette littéraire intéressante, susceptible de captiver les étudiants. Son côté populaire, son style simple facilitent la lecture malgré les subtilités de la littérature française. Il joue d'abord sur le rire, recourt à l'humour, voire au fantastique. Mais il peut être lu à d'autres niveaux, eu égard au contexte : l'auteur dénoncerait en filigrane les excès du pouvoir, ou les travers de la condition humaine, latents en temps ordinaire, révélés dans les moments tragiques. Lucide, cynique, pessimiste, voire réactionnaire faute de correspondre à l'idée de la France des Lumières, celle du progrès infini du genre humain chère

à Condorcet, mais guère manifesté sous l'Occupation, il s'est exposé aux critiques et aux universitaires. Ses contes, genre traditionnel de la littérature française, ne proposent pas de morale, contrairement à la tradition de Perrault à Voltaire surtout, mais le rapprochent des Moralistes français, La Bruyère, La Rochefoucauld. Contes intéressants parce qu'écrits simplement, clairement, dans une langue d'un premier abord aisée.

Ici pas de vocabulaire compliqué, de phrase alambiquée, de personnages freudiens. Et pourtant que d'incompréhensions peut susciter sa lecture. Un texte tellement facile qu'il pourrait paraître inintéressant si l'on en reste à un premier niveau sémantique et si l'on n'entre pas dans les divers mondes de sens.

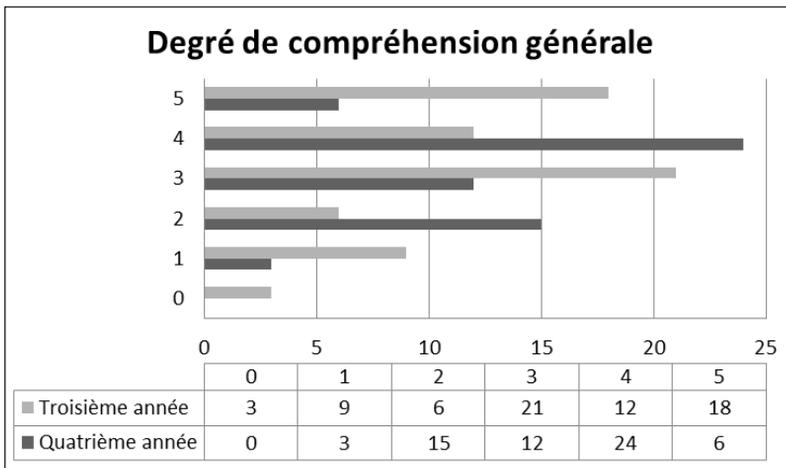
Mais M. Aymé s'avère être un « styliste invisible » : il épouse tous les langages possibles de la France de son époque, patois des paysans, parler des urbains de différentes conditions sociales, jargon des spécialistes, mots d'artistes, ou ici langue de petits fonctionnaires, « maniant » divers registres linguistiques avec une aisance indécélable, ajoutant ainsi à la difficulté d'analyse. N'étant d'aucun courant, il peut se faire observateur.

Si son registre linguistique est vaste, il aborde aussi tous les genres littéraires, roman, théâtre, essai, nouvelle, fantastique, voire scénario, et contes toujours populaires : un anti-Voltaire, pourtant à hauteur de « Candide » ou « Zadig », également préoccupé de la portée de son texte, créant du nouveau dans une forme ancienne. D'où son succès, même s'il n'entre pas dans les « Morphologies du conte » selon Propp et al. par une lecture psychanalytique, ni ne relève d'une lecture « traditionaliste » à la Van Genneep (1970).

Étrangement associé à la littérature enfantine, le conte, d'un genre inclasable, entre la nouvelle et la légende, introduisant la dimension du fantastique dans un monde réaliste, est par sa portée une littérature d'adultes. Un fantastique « accepté par la réalité », conformément aux conventions du genre, dans un accord tacite entre auteur et lecteur : dans *Peau d'âne*, les fées et sorcières invitées au baptême d'une princesse cuisinent. Dans une forme d'acceptation sans question : le lecteur n'est pas naïf, il joue le jeu. Mais il lui faut entrer dans le jeu, en en saisissant pourtant le sérieux, voire la leçon, percevant quoi qu'il en soit le sens implicite, même s'il n'en capte pas explicitement les divers registres. Cela peut dérouter un lecteur occasionnel qui ne disposerait pas des codes voulus. C'est dire qu'on n'entre dans une langue qu'avec les clés appropriées et dans l'esprit d'un texte qu'avec des codes. Mais enfin il y a peu de différence, comme le souligne Todorov dans son « Introduction à la littérature fantastique » entre la nouvelle, le conte, la fable fantastique, moyens soigneusement détournés pour faire jouer la

réalité, y introduire le jeu des possibles, l'ordre de l'ailleurs et autrement, pour mieux éclairer la richesse du réel. Et ceux qui en attendent une morale expresse seront désappointés.

Abordons maintenant le cadre et les éléments de notre enquête : 54 étudiants du public, 75 du privé, 11 garçons et 118 filles, ont répondu, dont 69 de troisième année et 60 de quatrième : faible participation par rapport au nombre de questionnaires distribués, dont une seule de professeur, que nous ne retiendrons pas. Silence éloquent qui révèle éventuellement des difficultés à l'égard de l'enseignement de la littérature ou des réticences à se voir observer. Il faudrait enquêter plus en amont, sur la formation des enseignants, leurs motifs de refus...



**Graphique 1** : Degré de compréhension générale de l'extrait « Le passe-muraille »

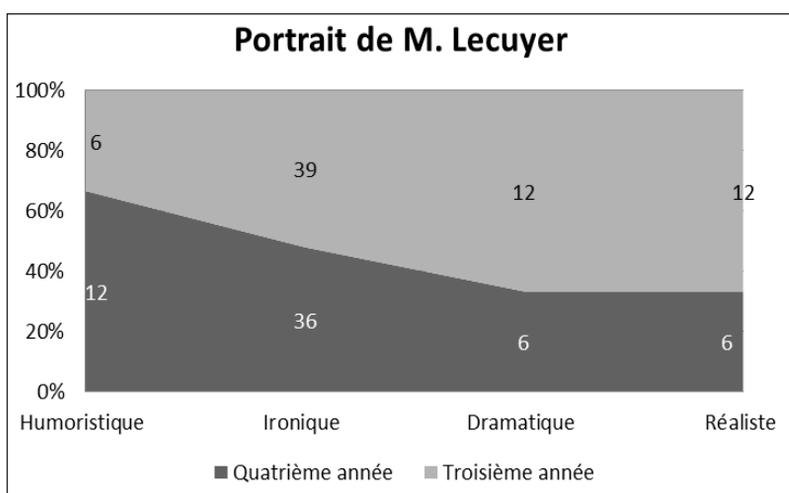
La première question interrogeait la compréhension générale avec une échelle de Likert, l'évaluant de 0, incompréhension totale à 5, bonne compréhension.

Celle-ci s'accroît entre les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années (réponse 4). Mais la compréhension plus fine diminue en 4<sup>e</sup> année : de découvrir les divers registres de sens, la complexité des situations et leur portée allusive ajouterait-il à la confusion, chez des étudiants pensant maîtriser littéralement le texte avant explication, et qui douteraient ensuite de leur maîtrise littérale ? Mais pour éclairer cette confusion, il faudrait enquêter chez les 3<sup>e</sup> année après explication du professeur. Comment se fait le passage d'une compréhension littérale, au pied de la lettre dit justement la langue française, à la saisie de l'esprit du texte, à son sens figuré tel que les figures de style l'élaborent ? Les résumés proposés par les étudiants, omettant les caractéristiques principales, comme si le cœur du texte leur restait étranger, confirment pourtant

cette difficulté. Celui-ci joue sur le fantastique en même temps que sur l'absurde, pour traduire, sur un mode détourné, une situation apparemment sans issue : comment renverser les murs de l'oppression, et la propension à la soumission, là où règnent la violence des maîtres et l'absurdité d'ordres inconséquents ? À comportement absurde, réponse absurde qui, sans dénouer le nœud suscite un rire défensif. L'auteur révèle l'étroitesse d'esprit de l'homme enfermé dans un monde absurde, alors qu'il dispose pourtant d'un sésame puissant. C'est au lecteur de s'ouvrir au questionnement sur cette faiblesse humaine et sur sa propre humanité.

Une autre questionnait le type d'humour à l'œuvre : « Où est l'humour dans ce passage : Le docteur put se convaincre qu'il disait vrai et, après examen, découvrit la cause du mal dans un durcissement hélicoïdal de la paroi strangulaire du corps thyroïde [...] ? » En majorité, les étudiants des deux années, repérant le ridicule, ont compris cette sorte d'humour burlesque, hyperbolique, procédant sur le mode cumulatif ; indication importante quant au style d'humour qu'ils comprennent. Ce côté farce passe très bien, les mots incompréhensibles étant précisément saisis comme l'élément humoristique. De Molière jusqu'à aujourd'hui, l'humour jouant sur le jargon fonctionne bien : construit sur le décalage avec le sens premier, il donne à entendre un double sens, familiarisant à ce passage un sens premier, immédiat, littéral comme nous l'avons souligné, avec un sens second. Mais les effets de style portant à sourire passent plus inaperçus. Tant est complexe un texte littéraire.

La question de savoir si le portrait de Lecuyer était « humoristique, ironique, dramatique, réaliste ? » s'avère intéressante, pour illustrer les procédures d'identification au héros ou de rejet à son encontre selon les codes culturels de chacun.

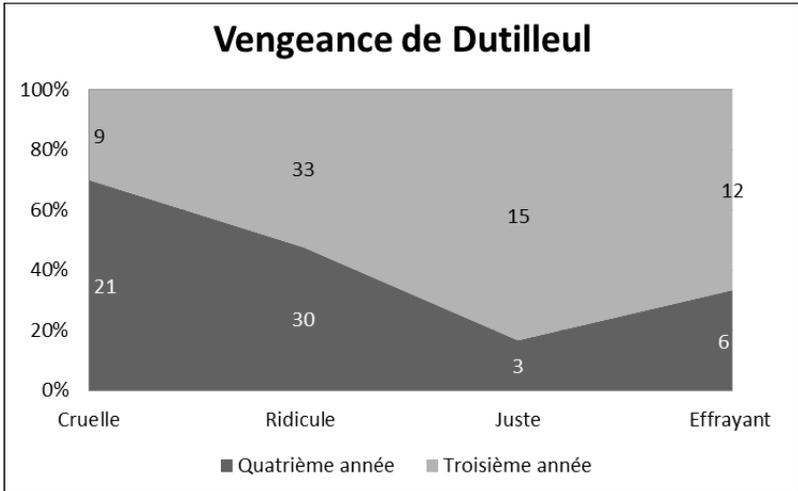


**Graphique 2 :** Portrait de M. Lecuyer

Le graphique révèle une incongruité entre les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années : après explication, ces derniers dramatisent le contenu du texte, lui prêtant un sérieux qu'il n'a peut-être pas, et évacuent le ridicule voulu par l'auteur, négligeant l'humour. Le texte surchargé de commentaires semble perdre de ses qualités. Les étudiants le prenant au pied de la lettre faute d'en saisir l'esprit, ne peuvent entrer dans le monde grotesque que l'auteur crée. C'est le danger que court l'enseignement d'un texte comique, dont les ressorts sont subtils : à force d'explications, il perd sa spontanéité drolatique. Manquer l'esprit d'une œuvre littéraire, c'est manquer le monde qu'elle ouvre, dans toute la complexité de ses registres de sens.

Une question portait sur la vengeance de Dutilleul, une conduite sans doute très humaine et communément répandue. Encore une fois, se dessine un paradoxe : le texte enseigné semble perdre de sa compréhension. Si la majorité des étudiants a bien saisi qu'ici se joue, avec cette vengeance, une partie ridicule, ceux de 4<sup>e</sup> année y voient, après étude, moins le ridicule du personnage que sa cruauté et celle de l'auteur. Est-ce déperdition de sens après explication ou plutôt complexification ? On peut en effet interpréter le texte dans le sens de la cruauté si l'on conçoit l'auteur en démiurge régnant sur son univers, doté de tous les pouvoirs, et qui tirerait en toute invisibilité les ficelles de nos vies, ou déjà de celle de ses personnages. Premier niveau de lecture. Mais ce serait manquer un deuxième niveau, la dimension du fantastique en ce qu'elle sert de révélateur à la sottise : disposer de tout pouvoir, traverser les murs, mais en user de façon immédiate, naïve, pour se venger petitement de l'autre, petit chef, supérieur, et satisfaire tous ses désirs, rêve de l'homme commun. A un troisième niveau de lecture, l'auteur viserait plutôt, par l'entremise de la figure littéraire du personnage invisible doté de tout pouvoir, à révéler combien nous restons emmurés dans nos petites et nos tentations, malgré l'occasion de nous dépasser. Hommes ordinaires, nous nous prenons à notre propre piège, celui de la vengeance ordinaire, nous nous heurtons à nos propres murs, ceux de nos désirs. Le héros disposant du pouvoir extrême de traverser les murs devient victime de lui-même, dans sa tentation d'en abuser. Un homme d'abord simple et bon peut ainsi se montrer « cruel », sa petitesse, le mal qu'il portait en lui, se trahissant dans cette circonstance. Jusqu'à subir en retour la cruauté de la situation : ayant abusé de ce pouvoir, victime de ses propres abus, il voit le mur refermer sur lui son piège. À chacun de le comprendre. On peut y voir encore la dénonciation de l'abus de pouvoir, propre à toute forme de tyrannie, auquel cède l'homme ordinaire devenu tyran à son tour. Mais les niveaux de lecture d'un texte littéraire et sa portée humaine sont d'une telle complexité qu'on ne peut se limiter à y lire un sens unique. M. Aymé, en suscitant notre rire, nous met face à notre humaine condition, avec ses limites, et à la tentation très immédiate

de les transgresser. Nous sommes ainsi renvoyés à une interrogation personnelle, sur laquelle l'auteur ne tranche pas.



**Graphique 3 :** Vengeance de Dutilleul

Une question interrogeait la perception du profil de Lécuyer « qui avait la parole brève et la moustache en brosse ». Question piège : cette figure de style, le zeugme, est une touche d'absurde difficile à saisir qui fait sans doute allusion, dans le contexte politique, aux propos éruptifs et à la moustache du maître de l'Allemagne nazie. Tellement difficile qu'une seule étudiante de troisième année en a eu l'intuition, sans l'expliquer toutefois. Les figures de style qui jouent non seulement sur la polysémie des mots, mais sur les associations paradoxales, les évocations insolites, les allitérations (brève/brosse ici), les rapprochements inattendus (parole/moustache) ou improbables, sont négligées dans notre enseignement de la littérature. Or la littérature crée, par la grâce de ces figures, un monde de sens parallèle, inépuisable, destiné à faire impression, à suggérer, dans une compréhension intuitive, sans « s'expliquer » nécessairement. Ou difficilement. Si l'auteur ne s'explique pas quant à ses intentions, les tentatives d'explications proposées, effort pour « déplier les plis du texte », restent inépuisamment ouvertes à l'infini. C'est toute la richesse de l'art littéraire...

Les 4<sup>e</sup> année avaient droit à une question subsidiaire : « Avez-vous l'habitude de lire des œuvres littéraires dans votre vie quotidienne ? Combien ? ». Deux tiers (86 sur l'ensemble de 129) aiment lire, le nombre de livres lus étant variable et majoritairement en chinois. Il faudrait rapprocher ce petit tableau des statistiques sur l'ensemble de la population étudiante chinoise. Et le croiser, sur plusieurs

années, avec des enquêtes sur l'enseignement de la littérature étrangère, pour connaître l'influence de l'appétence littéraire sur l'étude, ou plus encore sur la capacité à entrer dans des mondes imaginaires.

### Conclusion et réflexions

Nous nous sommes efforcés d'établir combien la littérature est essentielle pour la compréhension de la culture. Nul ne doit l'oublier : elle est utile à la « gymnastique cérébrale » nécessaire à la compréhension de la langue française. Elle est indispensable à la disponibilité d'esprit nécessaire pour passer d'un monde à l'autre, entrer dans cette culture française riche de tous ses sédiments, où s'est façonné l'esprit français. Il suscite sans doute un humour propre à un peuple, difficile à capter tant qu'on lui reste étranger, difficile à traduire, puisque cela exige ce passage d'une culture à l'autre, cet enjambement de son propre monde à la rencontre du monde de l'autre. Délicat à enseigner.

Survolant les références théoriques de l'enseignement de la littérature dans le cadre de l'enseignement d'une langue étrangère, nous avons vu que malgré leurs qualités, elles ne sont pas d'une grande aide au quotidien pour le professeur initiant des étudiants à la littérature.

D'où la question de savoir si ces professeurs sont bien armés sur le plan méthodologique, et disposent des moyens adéquats pour enseigner la complexité littéraire. Les étudiants, qui s'avèrent peu aptes à comprendre finement ce texte, pourtant peu difficile sur le plan technique, un conte typiquement narratif, avec ses références à l'absurde, son registre humoristique, ses figures de style sont-ils bien préparés à entrer dans l'esprit d'une langue ? Ainsi parfois, la démarche explicative qui tente de déplier toutes les strates d'un texte et d'en saisir la polysémie, peut-elle faire obstacle à une saisie plus intuitive du sens, toujours mystérieux, d'une œuvre littéraire. L'enquête traduit apparemment une perte de compréhension du texte entre les 3<sup>e</sup> et les 4<sup>e</sup> années, comme si l'explication nuisait à la compréhension, au goût du texte, à l'entrée dans le monde de l'autre, en empathie avec lui. Ce qui devrait nous interroger. La forme du conte, ludique pour des 3<sup>e</sup> année qui y adhèrent, apparaît peut-être pour les 4<sup>e</sup> année, trop naïve et peu porteuse de sens dans son mode humoristique. Cherchant des réponses, on manque peut-être d'en voir le véritable genre littéraire, le genre fantastique.

Pourtant, tout lecteur peut appréhender intuitivement la subtilité du texte. C'est la visée de l'art littéraire : faire impression, solliciter l'âme sensible. À chacun de la cultiver en affinant peu à peu sa sensibilité au contact de la « fable », substance essentielle de l'imaginaire littéraire. Au professeur de livrer le contexte,

l'histoire littéraire, ou la biographie de l'auteur, et plus encore de viser à en montrer les procédés techniques, dont les figures de style par exemple. Le présent texte recourt au zeugme, qui procure au lecteur, sous couvert de raccourci, le sentiment de l'absurde. C'est toute la complexité du langage littéraire dans son pouvoir d'évocation, qui demande une lente fréquentation. La tautologie évoquée dans l'introduction, l'oxymoron nommant le silence éloquent des professeurs, autant de figures de style assez aisées à décrypter, sur la base d'exemples pertinents. Car cela contribue aussi à affiner sa propre culture : ces figures suggérant la grandeur et les misères en jeu dans la fable humaine, en pénétrant les mystères de l'âme, permettent effectivement de l'enrichir.

Nous proposons encore une autre approche, complémentaire, pour lire et expliquer ce texte simple : l'analogie. Une comparaison simple avec d'autres textes ou films peut en expliciter l'idée, complétant l'analyse des « ficelles » de style. Une manière de mettre en perspective ce texte, et bien d'autres.

Qu'avons-nous ici en effet ? Un homme modeste qui brusquement se retrouve doté d'un « super pouvoir ». Situation simple et pourtant philosophique, qui renvoie, chez Platon, avec le mythe sur l'anneau de Gygès, simple berger soudainement doté d'un pouvoir magique, à l'aube du questionnement sur l'homme et les tentations du pouvoir. Le recours au mythe était traditionnellement, en philosophie, un détour pour tenter de résoudre une question insoluble, en la mettant en images, censées parler un autre langage que celui du logos, le muthos. Cette notion de « super pouvoir » nous entraîne aussi vers l'univers contemporain des Marvel. L'analogie consiste ici à mettre les étudiants face à leur propre conduite dans les mêmes circonstances exceptionnelles : que feraient-ils de ce pouvoir extraordinaire de traverser les murs ? C'est la même question qui leur serait posée sur leur usage des « super pouvoirs » des personnages Marvel, comme nous l'avons proposée dans un travail de rédaction : « Que feriez-vous avec la cape d'invisibilité d'Harry Potter ? ». Chaque étudiant, peut-être pas tous, se donnera de nobles buts, à l'opposé du ridicule, ou du moins de la petitesse du personnage du Passe-Muraille, qui dévoie le pouvoir dont il pourrait si hautement user, notamment dans le contexte historique et politique de l'époque. Il demeure cet individu écrasé par un petit chef, ne trouvant dans son nouveau pouvoir que compensation et vengeance. Ensuite, quelle facilité pour montrer le but de Marcel Aymé : décrier la bassesse de l'homme, prisonnier de ses blessures, de ses désirs et de ses excès qui n'a d'autre aspiration qu'ordinaire. Jusqu'à faire apparaître le pessimisme de l'auteur vis-à-vis du genre humain. À moins qu'il n'en appelle ainsi plus subtilement à chacun pour qu'il se montre digne de son existence, en cette situation politique particulièrement comme en toutes circonstances ?

Cette méthode analogique invite à endosser le rôle du héros, visant à faire rayonner la littérature en transfigurant potentiellement chacun de nous en un personnage, en miroir avec le monde de la fiction. Cette méthode peut s'appliquer à d'autres œuvres ou d'autres genres littéraires. Nous avons évoqué avec le Cid ce monde du choix entre honneur et passion. Ou la princesse de Clèves devant les insondables obscurités du cœur. Quels choix aurions-nous faits ? Les dilemmes du sentiment et les ambiguïtés de l'humaine existence, aussi insolubles qu'ils soient dans nos vies, peuvent se révéler plus aisément en littérature, comme des épures de nos vies. Presque des allégories de la couleur de nos sentiments et des intermit- tences de notre âme. Et les attermolements potentiels de notre passe-muraille, ce « sous-héros », ne sont-ils pas rendus plus clairs sous le manteau du conte, déguisés sous la figure du fantastique ? Car il n'en est pas moins homme, et c'est de l'homme ordinaire qu'il nous tend le miroir. Nous pouvons par analogie nous retrouver en lui.

Ainsi, techniques littéraires et analogies peuvent être, parmi nombre de figures de style, les « deux mamelles » où peut se nourrir l'enseignement si riche de la littérature en FLE. Encore une expression française imagée empruntée dans le passé au monde paysan. En effet, ces figures doivent fournir aux étudiants des instruments, qui leur apprennent à s'instruire sur un monde autre en s'instruisant sur eux-mêmes : sur ce que chacun porte « d'autre » en lui, et sur la figure de l'homme. C'est la marque de la culture occidentale que de confier, à la littérature entre autres, ce rôle d'éveil sur soi. Mais pour établir cela, il nous faudrait pousser plus avant nos enquêtes.

Toutes ces figures littéraires de mise en image, en miroir, qui procèdent par comparaison, métaphore, analogie, qui recourent à l'humour, au grotesque, à l'absurde, au fantastique, semblent creuser par-delà les murs de nos existences, (comme ici chez Marcel Aymé), ou dans nos cavernes, (comme celle du mythe de Gygès), jusque dans nos enfers mêmes (où Orphée recherche Eurydice), pour éclairer les profondeurs de l'âme et le tourment humain. Mais nous n'avons travaillé ici que sur un exemple : le conte, genre littéraire parmi d'autres, qui fait appel à certaines figures de style et puise à d'autres strates culturelles. Marcel Aymé, conteur, fait écho ici à d'autres genres, littéraires ou philosophiques : l'allégorie de la caverne platonicienne, dans laquelle nous serions enfermés, le mythe de l'anneau magique porteur de tous les pouvoirs, qui conduit en toute impunité un homme ordinaire à tuer le roi pour séduire la reine et s'emparer du royaume. Figures symboliques s'il en est, que ce « père-roi » à qui voler sa toute-puissance, et cette puissante figure féminine à séduire. Figures dont Marcel Aymé dispose par sa culture.

Ainsi, à la suite des constats des spécialistes évoqués dans l'introduction et des résultats issus de nos études empiriques, nous proposons quelques pistes de réflexion, qui gagneront à être développées.

Une bonne maîtrise de certaines stratégies serait réellement profitable, pour permettre aux étudiants un accès plus aisé à la littérature. Dans bien des cas, un texte littéraire n'est principalement exploité que sous son aspect linguistique. Nous ne devrions pourtant pas négliger sa polyvalence (littéraire, esthétique, culturelle, socio-culturelle voire interculturelle), chaque œuvre ouvrant un monde, à même d'éveiller l'attention, la curiosité et plus encore l'autonomie des apprenants. Inciter à réfléchir en pratiquant une lecture analytique active, par des anticipations, des hypothèses de lecture, en décortiquant la trame narrative, les ressorts de l'intrigue susceptibles de susciter une attente, en faisant varier les comportements des personnages, en suscitant même des interprétations projectives où chacun puisse se réfléchir en miroir, se découvrir dans ses contradictions inaperçues, voire tirer des leçons des échecs subis par les héros pour se prémunir contre des figures dévoyées. Inciter ainsi à réfléchir et à puiser quelques idées-forces sur l'homme en tout homme. Par-là, en développant chez l'étudiant le goût de la lecture et la sensibilité à des mondes autres, aiguïser compétences et esprit critique, lui permettant d'entrer dans l'esprit de chaque œuvre, pour y découvrir la diversité des « caractères » et situations sociales, l'inépuisable des conduites humaines, imprévisibles ou trop attendues, en analysant les représentations culturelles, les conceptions d'une époque, les idées dominantes, formatées, ou d'autres rompant avec le contexte... Tout en favorisant la maîtrise de cette langue par l'analyse des styles et niveaux de langage, des jeux sur la polysémie des termes et figures linguistiques : par l'étude du pouvoir d'évocation de l'écriture et de la richesse infinie du sens...

C'est contribuer ainsi au développement intellectuel des étudiants, en multipliant les points de vue, en élargissant le regard par-delà les usages culturels et c'est participer à leur épanouissement personnel par le biais des questionnements et cheminements discursifs d'une autre culture. Il importe en effet de permettre à de jeunes adultes en formation de se retrouver face à l'autre, de comprendre l'homme dans ses différences et la complexité de son identité, en entrant « en dialogue » avec lui, avec d'autres époques, d'autres systèmes de pensée, d'autres mentalités, d'autres structures de compréhension, d'autres références morales et religieuses, qui le façonnent. Pour permettre en fin de compte à ces êtres en devenir de se comprendre eux-mêmes et de partager une même sensibilité en discernant ce qu'il y a d'humain en tout homme. Si la littérature est *poiësis*, au sens grec du terme, elle ne peut qu'être productrice, ou mieux, créatrice. Elle ne peut que produire de l'effet chez qui la cultive, contribuer à le recréer en éveillant sa sensibilité esthétique, en affinant sa sensibilité humaine, sinon engendrer l'homme qui se cultive à son contact.

La littérature nous enseigne la langue en nous ouvrant au monde d'une autre culture : le champ littéraire, dans la diversité de ses genres et le foisonnement de ses œuvres ne cesse de nous y introduire. Certes, la multiplicité de sens d'un texte étranger reste difficile à décrypter. D'autant que, depuis l'aube de sa culture, l'homme occidental s'est interrogé sur soi, ses choix de vie, l'usage de sa liberté ou son destin. Alors que peut-être l'homme extrême-oriental, nourri de confucianisme, s'est attaché à cultiver en lui « l'homme de bien », pour entrer dans l'harmonie de l'univers. Il importe de permettre aux étudiants de croiser les regards, d'échanger les points de vue. On ne peut apprendre une langue sans en étudier la littérature, pour entrer avec elle dans une culture autre.

### Bibliographie

- Albert, M. C., Souchon, M. 2000. *Les textes littéraires en classe de langue*. Paris : Hachette.
- Bao, Y. 2012. « De la dimension poétique des textes littéraires en classe de FLE ». *Synergies Chine*, n° 7, p. 169-178. [En ligne]: [https://gerflint.fr/Base/Chine7/bao\\_yening.pdf](https://gerflint.fr/Base/Chine7/bao_yening.pdf) [consulté le 20 février 2022].
- Brown, J.-D. 2001. *Using surveys in language programs*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Chen, X., Rocher, R. 2019. « La littérature française contemporaine a-t-elle sa place dans le manuel «Le Français» » ? *Synergies Chine*, n° 14, p. 145-158. [En ligne]: [https://gerflint.fr/Base/Chine14/chen\\_rocher.pdf](https://gerflint.fr/Base/Chine14/chen_rocher.pdf) [consulté le 20 février 2022].
- Cornaire, C., Germain, C. 1999. *Le point sur la lecture en didactique des langues étrangères*. Paris : CLE international.
- Cuq, J. P., Gruca, I. 2005. *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- Decoo, W. 2011. *Systemization in foreign language teaching: Monitoring content progression*. Routledge.
- Genette, G. 1982. *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil.
- Honoré, C., Taurand, G., Beaupain, A., de la Vergne, M. M. P. 2009. *La belle personne*. Filmfreak Distributie Amsterdam.
- Likert, R. 1932. « A technique for the measurement of attitudes ». *Archives of Psychology*, vol 22, n° 140, p. 5-55.
- Lin, C. H. E. 2019. « Approches de la littérature française dans l'enseignement du français langue étrangère ». *Synergies Chine*, n° 14, p. 93-105. [En ligne]: [https://gerflint.fr/Base/Chine14/che\\_lin.pdf](https://gerflint.fr/Base/Chine14/che_lin.pdf) [consulté le 20 février 2022].
- Propp, V., Mélétynski, E., Derrida, M., Todorov, T., Kahn, C. 1970. *Morphologie du conte suivi de : Les transformations des contes merveilleux*. Paris : Éditions du Seuil.
- Pu, Z. et al. 2005. « Survol historique des manuels de français en Chine ». *Synergies Chine*, n° 1, p. 72-79. [En ligne]: <https://gerflint.fr/Base/Chine1/pu.pdf> [consulté le 20 février 2022].
- Rosset, C. 1997. *Le Démon de la tautologie, suivi de cinq petites pièces morales*. Paris : Minuit.
- Tagliante, C. 1994. *La classe de langue*. Paris : CLE Internationale.
- Wen, Y. 2015. « La lecture littéraire dans l'enseignement de la littérature française en Chine ». *Synergies Chine*, n° 10, p. 245-253. [En ligne]: <https://gerflint.fr/Base/Chine10/wen.pdf> [consulté le 20 février 2022].

## Notes

1. Vincent LECOMTE est auteur correspondant, LEE Hsin-I et lui ont totalement écrit cet article en collaboration étroite, ce qui fait que chacun des deux auteurs peuvent être crédités de 50% du contenu. Cette recherche est subventionnée par l'Université du Tourisme de Guilin [Numéro de subvention KQ2002].
2. The National Advisory Committee on Teaching Foreign Language to Majors in Higher Education under the Ministry of Education. 2018. 外国语言文学类教学质量国家标准 (Norme nationale pour la qualité de l'enseignement des langues et de la littérature étrangères). Beijing : Higher Education Press.
3. Tong, P. Z. et al. 2005. *Langue et civilisation françaises*. Beijing : the Foreign Language Teaching and Research Press.
4. Université Sun Yat-sen ; Université de Xia Men ; Guangzhou Nanfang College.